Laura Bellini



À un demi-pas de toi

Les amis connaissent les pas.
Les sentiments changent la musique.

À un demi-pas de toi

Les amis connaissent les pas. Les sentiments changent la musique.

Laura Bellini

ROMANS

ISBN: 9788384902455

ALL-IN Rafał Płonkowski



TABLE DES MATIÈRES

INTRO 4
Chapitre 1 - Les conditions du premier pas 12
Chapitre 2 - Entre deux temps 24
Chapitre 3 - Quand la musique s'arrête 37
Chapitre 4 - Les choses que nous ne disions pas 49
Chapitre 5 - Le droit de dire non 62
Chapitre 6 - Le premier baiser 73
Chapitre 7 - De l'autre côté du baiser 86
Chapitre 8 - Dans son univers 96
Chapitre 9 - Prendre des risques à deux 107
Chapitre 10 - La distance de sécurité n'existe plus 120
Chapitre 11 - Une place à table 131
Chapitre 12 - La date qui ne figurait pas dans l'agenda 142
Chapitre 13 - Le prix d'un rythme partagé 154
Chapitre 14 - Une vérité à moitié dite 165
Chapitre 15 - Tout ce que tu ne m'avais pas dit 177
Chapitre 16 - Le silence entre les temps 190
Chapitre 17 - Ce que je choisis moi-même 200
Chapitre 18 - Avant la dernière danse 210
Chapitre 19 - Nous ne sommes pas obligés de danser la même partie 220
Chapitre 20 - Un demi-pas plus près 233

INTRO

Le pas le plus difficile, en danse, n'était pas celui qui permettait d'avancer. C'était celui qui consistait à faire confiance à la personne qui vous guidait, sans oublier pour autant où vous vouliez aller.

Depuis douze ans, j'enseignais cela aux autres. Et moi-même, j'avais de plus en plus de mal à le mettre en pratique.

— Encore une fois, depuis le début, dis-je en arrêtant la musique.

Le silence tomba dans la salle de danse, située dans le quartier de Mokotów, à Varsovie. Seul le frottement des chaussures sur le parquet venait le troubler. Huit couples me regardèrent avec un mélange de fatigue et d'espoir, dans l'attente que je leur accorde enfin une pause. C'était un jeudi soir. La pluie de novembre ruisselait sur les vitres et, depuis deux heures, j'essayais de convaincre des adultes que guider sa partenaire ne signifiait pas la traîner de force sur la piste.

— Wiktoria, si tu me demandes encore de faire un tour, je demande le divorce, annonça Mme Teresa, une participante de soixante ans.

Son mari, Janusz, leva la main.

— Je soutiens cette proposition. J'ai droit à une vieillesse paisible.

Toute la salle éclata de rire. Je souris, malgré le mal de dos qui me poursuivait depuis le matin et l'enveloppe qui attendait dans mon sac. Son contenu pouvait décider de mon avenir professionnel.

— Une dernière fois. Promis. Après, vous rentrez tous chez vous et vous pourrez divorcer à votre guise.

Je relançai la musique. Une mélodie lente emplit la salle tandis que les couples se mettaient en mouvement avec hésitation, comptant les pas à voix basse. Je regardai Teresa corriger la position du bras de son mari. Au lieu de protester, il la rapprocha doucement de lui. Après trente ans de mariage, ils parvenaient encore à se surprendre.

Je détournai les yeux.

Ce n'était pas parce que je les enviais pour leur complicité. Du moins, c'était ce que je me répétais. J'avais trente-cinq ans, mon propre appartement, un métier que j'aimais et des projets qui commençaient enfin à prendre forme. Je n'avais pas besoin de quelqu'un qui bouleverserait mon rythme simplement parce que le sien était plus bruyant.

Quand le dernier couple fut parti, je m'assis par terre, près du miroir, et sortis l'enveloppe.

Elle m'avait été adressée par les organisateurs d'un festival varsovien consacré aux danses de salon et de société. Il s'agissait d'une invitation à préparer le spectacle de clôture, destiné à des danseurs amateurs adultes. Trois mois de travail, la possibilité de présenter ma propre méthode d'enseignement et une chance de collaborer avec un centre que je cherchais depuis longtemps à convaincre de créer un programme permanent.

Je relus la lettre pour la quatrième fois, m'attardant sur le dernier paragraphe.

Le spectacle devait être préparé en couple. Les organisateurs souhaitaient que l'instructrice monte elle aussi sur scène avec un partenaire, afin de montrer comment une

danse ordinaire pouvait devenir une conversation entre deux êtres.

C'était une très belle idée.

Le problème, c'était que je n'avais pas de partenaire.

Ou du moins, personne avec qui j'avais envie de me présenter devant un public.

Mon téléphone vibra sur le parquet.

Konstanty.

Je souris avant même d'avoir lu son message.

Tu es vivante ? Ou dois-je signaler la disparition d'une femme persuadée que se reposer est un signe de faiblesse ?

Je répondis aussitôt.

Je suis vivante. Occupe-toi de corriger les phrases des autres au lieu de commenter ma vie.

Sa réponse arriva quelques secondes plus tard.

Ta vie a davantage besoin d'une bonne révision que la plupart des textes que je reçois.

Je secouai la tête.

Je connaissais Konstanty Gaj depuis près de sept ans. Nous nous étions rencontrés lors d'une soirée chez des amis communs, quand j'avais accidentellement renversé du vin rouge sur sa chemise claire. Au lieu de se fâcher, il m'avait demandé si j'avais toujours pour habitude de commencer mes nouvelles relations en tentant de détruire la garde-robe des gens.

Depuis, il faisait partie de ma vie avec une régularité exaspérante.

Il m'apportait du café lorsque je préparais de nouvelles chorégraphies. Il répondait à mes appels à deux heures du

matin, quand je n'arrivais pas à dormir après ma rupture avec Michał. Il se souvenait que je détestais la coriandre et commandait toujours mes plats sans cette maudite herbe.

C'était un ami.

Le meilleur que j'aurais pu espérer.

Et c'était précisément pour cette raison que je ne m'étais jamais autorisée à le considérer autrement.

Mon téléphone sonna.

— Tu n'as vraiment rien de mieux à faire ? demandai-je en décrochant.

— Si. Mais j'ai décidé que te sauver de toi-même était plus important.

Sa voix était grave, légèrement rauque. Elle donnait toujours l'impression qu'il venait de terminer une longue conversation ou qu'il s'apprêtait à en commencer une autre sans avoir la moindre intention de la prendre trop au sérieux.

— Je n'ai pas besoin qu'on me sauve.

— Je sais. Tu as besoin de manger. Je suis devant ton école.

Je relevai la tête.

À travers les portes vitrées de l'entrée, j'aperçus une silhouette familière. Konstanty se tenait sous l'auvent, vêtu d'un manteau sombre, un sac en papier à la main. Ses cheveux mouillés retombaient sur son front et il faisait tourner son téléphone dans son autre main.

— Je ne t'ai pas invité.

— C'est bien pour ça que je suis venu. Si j'attendais une invitation, je mourrais de vieillesse.

Il raccrocha.

Je l'observai un instant tandis qu'il glissait son téléphone dans sa poche et promenait son regard sur la rue déserte. Il avait quarante et un ans, une patience infinie pour les textes compliqués et un talent extraordinaire pour me faire perdre mon calme avec une seule phrase.

J'ouvris la porte.

— Si c'est encore une salade, tu peux repartir.

— Deux boîtes de pâtes. Dont une sans coriandre. Je suis presque parfait.

— Presque ?

— J'ai quelques défauts, mais je t'en parlerai pendant le dîner.

Il entra dans la salle en laissant des traces humides sur le sol. Il sentait la pluie, l'air frais et ce parfum familier aux notes de cèdre. Il retira son manteau, retroussa les manches de sa chemise et regarda les documents étalés près du miroir.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Rien d'important.

Il haussa les sourcils.

— Wiktoria.

Je soupirai.

— Une invitation à participer à un festival. Je pourrais préparer le spectacle final. Mon propre programme, ma propre chorégraphie, tout comme je l'entends.

— On dirait ce que tu attends depuis des années.

— Parce que c'est exactement ça.

— Alors pourquoi as-tu l'air de quelqu'un à qui l'on vient d'annoncer la fin du monde ?

Je lui tendis la lettre.

Il la lut attentivement, et c'était l'une des choses que j'appréciais le plus chez lui. Konstanty ne faisait jamais semblant de s'intéresser à quelque chose. Lorsqu'il accordait son attention à un sujet, il le faisait vraiment.

— Il te faut un partenaire, constata-t-il.

— Bravo. Le correcteur vient de découvrir le sens du texte.

— Tu as quelqu'un en tête ?

— Quelques candidats. Aucun ne me convainc.

Il me rendit la feuille, puis posa les boîtes de nourriture sur un banc.

— Et si tu arrêtais de chercher quelqu'un de parfait ?

— En danse, il ne s'agit pas de perfection. Il s'agit de confiance.

— Dans ce cas, je suis encore plus surpris que tu ne m'aies pas déjà demandé.

J'éclatai de rire.

— Toi ?

— C'était vexant, comme réaction.

— Konstanty, au dernier mariage, tu as trébuché sur ta propre veste.

— Elle était mal conçue.

— Tu la portais.

— C'est justement pour ça que je dis qu'elle était mal conçue.

Je l'observai quelques instants, attendant de voir apparaître son sourire caractéristique, celui qui signifiait qu'il

venait de pousser une plaisanterie jusqu'à l'absurde. Mais cette fois, il ne plaisantait pas.

— Tu voudrais vraiment essayer ?

— J'aimerais comprendre pourquoi tu as immédiatement décidé que je n'en serais pas capable.

Il y avait dans sa voix quelque chose que je n'avais encore jamais entendu. Ce n'était pas un reproche. Plutôt un défi calme, posé sans agressivité.

Je m'approchai du lecteur et lançai la musique.

— Très bien. Une danse. Après, tu reconnaîtras toi-même que c'est une idée catastrophique.

Konstanty posa son téléphone et se plaça devant moi. Il me dépassait d'une tête, mais lorsqu'il me tendit la main, il le fit sans cette assurance excessive que prenaient souvent les débutants.

— Je peux ? demanda-t-il.

Je lui donnai ma main.

Je connaissais parfaitement ce geste. Des centaines de fois par jour, je plaçais des inconnus dans la bonne position. Pourtant, cette fois, je remarquai la chaleur de ses doigts et l'attention inhabituelle de son regard.

— Le pied gauche en avant, lui indiquai-je. Doucement. N'essaie pas de deviner ce que je vais faire.

— C'est difficile. D'habitude, c'est précisément sur ça que repose notre amitié.

Nous commençâmes à danser.

Le premier pas fut maladroit. Le deuxième, trop rapide. Au troisième, Konstanty s'arrêta au lieu de m'entraîner avec lui et attendit que je corrige notre position.

— Encore une fois ? demanda-t-il.

J'acquiesçai.

Cette fois, ce fut mieux.

Pas parfait. Pas même bon, selon les critères que j'exigeais d'un futur partenaire. Et pourtant, il écoutait mes indications, réagissait au moindre transfert de poids et ne cherchait jamais à prouver qu'il en savait davantage que moi.

Lorsque la musique s'arrêta, nous étions toujours très proches.

— Tu vois ? dit-il doucement. Je ne suis pas un cas désespéré.

J'aurais dû m'écarter. Au lieu de cela, je baissai les yeux vers nos mains entrelacées et réalisai que, pour la première fois en sept ans, je ne savais pas quoi répondre à Konstanty.

Lui non plus ne disait rien.

Dehors, la pluie frappait le rebord des fenêtres tandis que les phares des voitures qui passaient projetaient des traînées de lumière sur le parquet désert.

— Wiktoria ? finit-il par murmurer.

Je levai les yeux vers lui.

— Oui ?

— Pourquoi as-tu si peur de vraiment danser avec moi ?

Je ne répondis pas.

Parce que je venais soudain de comprendre qu'il ne s'agissait plus de danse.

Il s'agissait de savoir si, en le laissant faire encore un demi-pas vers moi, nous serions capables de redevenir ceux que nous étions auparavant.

Chapitre 1 - Les conditions du premier pas

Le lendemain matin, je me réveillai avec la conviction d'avoir commis une erreur. Pas parce que j'avais accepté de danser avec Konstanty. Mon erreur avait été de ne pas répondre à sa question, puis de passer la moitié de la nuit à me demander pourquoi il me l'avait posée. En sept ans d'amitié, nous avions appris à parler de presque tout. De ma relation ratée, de ses déceptions professionnelles, de nos familles, d'argent et des pires décisions de nos vies. Et voilà qu'une simple question sur la danse m'avait soudain laissée sans voix.

Dans la cuisine m'attendait une tasse de thé à moitié pleine, que j'avais préparée la veille en rentrant. Sur la table était posé mon agenda, avec les dates de mes cours, de mes consultations et de la réunion avec les organisateurs du festival. J'entourai au stylo rouge la date du spectacle final et examinai mon planning. D'ici à la fin février, je devais préparer une représentation, réunir les participants et démontrer que les danses de société pouvaient être bien davantage qu'un apprentissage de pas destinés aux mariages. La réussite de ce projet conditionnait mes chances de développer mon école. Je n'avais aucune intention de laisser des complications personnelles me priver de cette possibilité.

Mon téléphone vibra à huit heures précises.

À quelle heure dois-je me présenter à l'audition ?

Je souris malgré moi.

Quelle audition ?

Celle concernant un éventuel partenariat. Je suppose qu'il y aura un jury, une évaluation de mes compétences et une procédure de recours.

Ta candidature a été rejetée.

Je n'ai reçu aucune justification. Je dépose une réclamation.

Je fixai l'écran plus longtemps que nécessaire. Konstanty n'était pas du genre à renoncer facilement, mais il savait généralement faire la différence entre une plaisanterie et une décision sérieuse. C'est précisément pour cette raison que son message suivant me surprit.

Wika, j'ai vraiment envie d'essayer. Mais ne me traite pas comme une tâche supplémentaire à accomplir.

Je le relus deux fois.

Je détestais qu'il mette le doigt exactement là où ça faisait mal.

À onze heures, Marta, la propriétaire du local dans lequel je donnais mes cours, m'appela. Elle avait une quinzaine d'années de plus que moi, possédait un talent remarquable pour déceler les moindres changements d'humeur et considérait que chaque problème pouvait se résoudre avec un café ou un contrat bien rédigé. Ce jour-là, elle me proposa les deux.

— J'ai parlé aux organisateurs, annonça-t-elle. Ils veulent recevoir une première inscription d'ici lundi. Et il paraît qu'il te faut un partenaire.

— J'y travaille.

— Autrement dit, tu n'en as toujours pas.

— J'ai une possibilité.

— C'est déjà ça. Qui ?

J'hésitai.

— Konstanty.

Un silence s'installa à l'autre bout du fil.

— Ce Konstanty-là ?

— Tu en connais combien ?

— Un seul. Celui qui te regarde comme si tu étais la dernière phrase sensée d'un livre mal écrit.

Je fermai les yeux.

— Marta.

— Quoi ? C'est un éditeur. Je parle son langage.

Je lui demandai de ne pas chercher des intentions romantiques dans une simple amitié. Marta accueillit ma remarque avec la politesse de quelqu'un qui n'avait pas la moindre intention de changer d'avis. Elle me rappela cependant la condition essentielle de l'inscription : le couple représentant l'école devait suivre des cours réguliers et non préparer son spectacle uniquement lors de répétitions individuelles. Les organisateurs souhaitaient documenter le processus d'apprentissage de danseurs amateurs adultes. Konstanty, qui n'avait jamais suivi de cours, devrait donc commencer par les bases.

Cela compliquait mon emploi du temps.

Et pourtant, le jour même, j'ouvris le formulaire d'inscription au cours pour débutants.

Konstanty arriva à l'école à dix-sept heures trente précises. Il portait un pantalon sombre, un pull gris anthracite et des chaussures de sport qui semblaient avoir été achetées spécialement pour l'occasion. Il tenait une

chemise cartonnée à la main. Il s'arrêta sur le seuil de l'accueil et me regarda d'un air impénétrable.

— J'ai apporté les documents.

— Quels documents ?

— Ma carte d'identité, un extrait de casier judiciaire et une photo récente.

— Konstanty.

— La photo est particulièrement réussie. Ce serait dommage de ne pas l'utiliser.

Je tendis la main pour prendre la chemise. À l'intérieur, je découvris un formulaire d'inscription imprimé. Il avait rempli toutes les rubriques, y compris celle concernant son expérience antérieure en danse.

Dans la case correspondante, il avait écrit : Limitée, mais prometteuse.

— Tu es vraiment insupportable.

— Ce critère ne figure pas dans la procédure de recrutement.

Je l'emmenai dans une salle vide avant qu'un membre du personnel ait le temps de nous demander pourquoi nous étions arrivés ensemble. J'étalai sur un banc le programme des cours et le calendrier des répétitions. Je voulais lui présenter toutes les règles avant qu'il ne transforme notre conversation en un nouveau jeu de mots.

— Les cours collectifs ont lieu le mardi et le jeudi. Il nous faudrait également une répétition individuelle par semaine. Si tout se passe bien, nous intensifierons le rythme à partir de janvier.

Konstanty s'assit en face de moi.

— Combien de temps te faudra-t-il pour faire de moi un homme qui ne ridiculise pas sa partenaire ?

— Cela dépendra de ta capacité de concentration.

— Au travail, je suis capable de passer six heures à corriger un seul texte.

— Ici, tu ne pourras pas corriger tes pas au stylo rouge.

— Quel dommage. J'aurais été excellent.

Je poussai le planning vers lui. Il remarqua les week-ends surlignés et les examina plus attentivement.

— Tu programmes déjà des représentations alors qu'on ne sait même pas si nous en serons capables ?

— Je réserve les dates. En dehors de la finale, nous avons la possibilité de faire deux spectacles d'essai. Un pour les élèves de l'école, l'autre lors d'un événement ouvert au public.

— Une possibilité ou une obligation ?

— Pour moi, une occasion que je ne veux pas laisser passer.

Il posa l'agenda.

— Wika, avant de m'inscrire, nous devons nous mettre d'accord sur quelque chose.

Le ton de sa voix me fit cesser de remettre les feuilles en ordre.

— Je t'écoute.

— Je ne veux pas que tu me considères uniquement comme un moyen d'atteindre ton objectif. Si je dois apprendre à danser, je veux réellement participer aux décisions concernant notre représentation.

— C'est ma chorégraphie.

— Je sais.

— Et ma responsabilité professionnelle.

— Je ne remets pas cela en question non plus. Mais si nous devons danser ensemble, tu ne peux pas prendre toutes les décisions à ma place.

Je sentis une résistance familière monter en moi. Au fil des années, j'avais appris à compter avant tout sur moi-même. Quand Michał était parti, il avait laissé derrière lui bien plus qu'une place vide dans mon appartement : plusieurs engagements communs que j'avais dû régler seule. Depuis, j'abordais avec une prudence particulière tout projet qui exigeait de pouvoir compter sur quelqu'un d'autre.

— Tu ne comprends pas à quel point c'est important pour moi, dis-je.

— Je comprends mieux que tu ne le crois. C'est justement pour cela que je ne veux pas te promettre quelque chose dont je serais incapable.

— Alors, qu'est-ce que tu proposes ?

— On s'inscrit aux cours. On définit notre travail. Tu es responsable de la chorégraphie, moi de ma préparation. Et nous décidons ensemble des représentations auxquelles nous acceptons de participer.

Je l'observai attentivement.

— Et si j'estime que tu n'es pas prêt ?

— Alors je ne monterai pas sur scène. Mais tu me le diras franchement, sans essayer de ménager mes sentiments.

Je ne m'attendais pas à cette réponse. J'avais passé une grande partie de ma vie professionnelle à convaincre les gens de ne pas prendre les critiques constructives pour des

attaques personnelles. Non seulement Konstanty ne les évitait pas, mais il les réclamait lui-même.

— C'est raisonnable, reconnus-je.

— Note bien cette date. Tu viens de me faire un compliment.

Je pris le formulaire et lui tendis un stylo.

— Il y a encore une chose.

— Ça semble inquiétant.

— Pendant les cours collectifs, je ne serai pas ton instructrice. C'est Marta qui les assurera. Je veux que tu apprennes les bases sans que je sois constamment derrière toi pour te corriger.

— Parce que sinon tu essaierais de me contrôler ?

— Parce que sinon nous finirions tous les deux par nous énerver.

— Tu te connais donc un peu, finalement.

Je ne répondis pas. Je le regardai signer son inscription. Ses gestes étaient calmes et précis, ceux d'un homme habitué à un travail exigeant de la patience. Lorsqu'il eut terminé, il fit glisser le formulaire vers moi, mais sans le lâcher immédiatement.

— J'ai encore une condition.

— Une autre ?

— Une soirée par semaine sans parler de chorégraphie. Je ne veux pas perdre notre amitié simplement parce que nous avons décidé de danser ensemble.

Cette phrase me toucha plus profondément qu'elle n'aurait dû.

— Nous ne la perdrons pas.

— Tu ne peux pas le savoir.

Pendant quelques instants, nous nous regardâmes par-dessus la table. Je connaissais son visage par cœur et, pourtant, cet après-midi-là, j'y découvris quelque chose de nouveau. Une incertitude qu'il ne cherchait pas à dissimuler derrière un sourire. Peut-être n'étais-je pas la seule à mesurer le risque que nous prenions.

Le premier cours collectif eut lieu le mardi. Marta accueillit les nouveaux participants avec l'énergie qu'elle réservait habituellement à ceux qui étaient persuadés d'avoir deux pieds gauches. Konstanty se plaça à côté de moi, un peu raide, mais sans la moindre trace de gêne. Il observait les autres couples avec une curiosité presque professionnelle.

— Ils ont tous l'air de passer un examen, non ? murmura-t-il.

— La plupart. Ensuite, ils découvrent que personne ne les juge.

— Toi, tu juges.

— Je suis l'exception.

Marta demanda aux participants de se mettre en couple. Je me plaçai face à Konstanty et ajustai le bracelet de ma montre, qui gênait le mouvement de mon poignet. Je voulais me concentrer sur les exercices. Au lieu de cela, je remarquai qu'il m'observait avec un léger amusement.

— Quoi ? demandai-je.

— Je ne t'avais encore jamais vue de ce côté de la salle.

— Quel côté ?

— Celui où quelqu'un d'autre donne les instructions.

Marta frappa dans ses mains.

— Nous allons commencer par le pas de base. N'oubliez pas qu'être partenaires ne consiste ni à deviner ce que l'autre va faire ni à l'entraîner de force. Vous devez d'abord apprendre à écouter.

Konstanty se pencha légèrement vers moi.

— Ce cours va être difficile pour toi.

J'essayai de garder mon sérieux.

Sans succès.

Pendant les premiers exercices, il se trompa plusieurs fois de direction. Une fois, il me marcha sur le pied ; une autre, il s'excusa par réflexe avant même d'avoir commis une erreur. Mais il ne se mettait pas en colère et ne cherchait pas à faire croire que tout lui venait naturellement. Lorsque Marta corrigea la position de ses bras, il écouta ses remarques, puis recommença.

Au bout de quarante minutes, je remarquai qu'il avait cessé de regarder ses pieds.

Il me regardait, moi.

Pas d'une manière que l'on aurait pu qualifier de fortuite. Avec attention, avec cette concentration dont j'avais surtout fait l'expérience lors de nos conversations les plus sérieuses.

— Pourquoi me regardes-tu comme ça ? demandai-je à voix basse.

— Parce qu'il paraît que je dois apprendre à reconnaître tes mouvements.

— Tu n'es pas obligé de me fixer sans arrêt.

— Tu préfères que je regarde l'horloge ?

— Je préférerais que tu comptes.

— Je compte.

— Quoi ?

— Les choses que je n'avais jamais remarquées auparavant.

Avant que je puisse répondre, Marta changea de musique. Konstanty me guida dans le pas suivant, sans se tromper cette fois.

Pendant quelques secondes, nous dansâmes vraiment.

Pas comme une instructrice et un débutant. Pas même comme deux amis accomplissant une tâche commune. Il y avait dans ce moment quelque chose de paisible, d'étonnamment naturel. Je m'aperçus que j'avais cessé d'anticiper ses erreurs et que je le laissais simplement me guider.

Lorsque le morceau se termina, je fus la première à reculer.

— Mieux, dis-je.

— Seulement mieux ?

— N'exagérons rien.

Il sourit, mais ne commenta pas ma réponse.

Après le cours, Marta me retint près de l'accueil pendant que Konstanty allait chercher son manteau.

— Vous allez bien ensemble, dit-elle.

— Nous commençons à peine.

— Je ne parlais pas des pas.

Je regardai vers le couloir.

Konstanty était au téléphone. Il se tenait de profil, une main dans la poche. Son expression devint soudain sérieuse tandis qu'il écoutait son interlocuteur, puis il répondit brièvement et rangea son appareil. Lorsqu'il m'aperçut, ses traits s'adoucirent de nouveau.

— Prête ? demanda-t-il.

J'acquiesçai.

Nous sortîmes dans l'air froid de novembre. Varsovie sentait la pluie et les gaz d'échappement, et les trottoirs reflétaient les lumières des voitures. Pendant plusieurs minutes, nous marchâmes côte à côte sans parler.

— Wika, finit-il par dire. Tu n'es pas obligée de répondre à la question que je t'ai posée jeudi.

Je m'arrêtai.

— Pourquoi ?

— Parce que je ne veux pas que tu te sentes obligée d'expliquer quelque chose que tu ne comprends peut-être pas encore toi-même.

Je l'examinai. C'était le Konstanty que je connaissais. Un homme capable de désarmer toutes mes défenses en une seule phrase, puis de ne pas profiter de l'avantage qu'il venait d'obtenir.

— Et si je comprends ? demandai-je.

Il resta silencieux un instant.

— Alors j'aimerais entendre ta réponse quand tu décideras toi-même que tu veux me la donner.

Il reprit sa marche, me laissant libre de choisir.

Je le rattrapai après quelques pas.

— Konstanty ?

— Oui ?

— Ne suivons pas ces cours comme deux personnes qui auraient quelque chose à se prouver.

Il tourna la tête vers moi.

— Alors comme qui ?

— Comme deux amis qui veulent découvrir s'ils sont capables de créer quelque chose de beau ensemble.

Un sourire se dessina lentement sur ses lèvres.

— Pour commencer, ça me suffit.

J'ignorais pourquoi le mot « commencer » avait pris dans sa bouche une résonance si particulière, comme s'il contenait davantage de possibilités que je n'étais prête à en envisager.

Je savais seulement que, pour la première fois depuis longtemps, je n'avais pas envie d'anticiper le pas suivant.

Chapitre 2 - Entre deux temps

Le samedi matin, je découvris que Konstanty avait pris notre collaboration beaucoup plus au sérieux que je ne l'avais imaginé. Il m'envoya un message contenant trois questions sur le programme, une proposition de dates et la photo d'un carnet dans lequel il avait noté les premiers exercices. Dans la marge, il avait ajouté : Ne corrige pas ma ponctuation. C'est ma spécialité.

Je contemplai la photo, amusée. Le carnet était couvert d'une écriture petite et régulière. À côté des noms des pas figuraient plusieurs commentaires : Ne pas se précipiter. Ne pas regarder ses pieds. Se souvenir que Wiktoria n'est pas un meuble à déplacer. Cette dernière remarque me fit éclater de rire.

Je lui répondis que, s'il continuait à se montrer aussi consciencieux, je le laisserais peut-être me guider pendant trente secondes entières sans intervenir.

Sa réponse arriva presque aussitôt.

C'est plus de liberté que ne m'en accordait mon ancienne rédactrice en chef.

Nous devions nous retrouver à dix-sept heures dans un petit café de Powiśle. Konstanty l'avait choisi, affirmant qu'il était suffisamment calme pour discuter et suffisamment éloigné de l'école pour que je ne me mette pas à donner des ordres. J'avais accepté à condition que nous considérions cette rencontre comme une réunion de travail.

Pendant le reste de la journée, j'essayai de me convaincre que c'était exactement ce qu'elle serait.

Avant de partir, je changeai trois fois de tenue. J'enfilai d'abord une simple robe noire, puis décidai qu'elle était trop élégante. Je la remplaçai par un jean et un pull, mais retournai presque aussitôt chercher une chemise claire dans mon armoire. Agacée par mon propre comportement, je m'immobilisai devant le miroir.

Je ne choisissais tout de même pas une tenue pour un rendez-vous amoureux.

Sept années d'amitié auraient dû suffire pour que je cesse de me préoccuper de mon apparence devant Konstanty.

Et pourtant, je passai un long moment à me demander s'il remarquerait que j'avais laissé mes cheveux détachés.

Le café occupait le rez-de-chaussée d'un vieil immeuble, à quelques rues de la Vistule. À l'intérieur flottaient des odeurs de café fraîchement moulu, de gâteau sortant du four et de manteaux humides. De petites tables étaient disposées près des fenêtres, tandis que les étagères débordaient de livres abandonnés par les clients.

Konstanty était assis dans le coin le plus éloigné. Son carnet était ouvert devant lui, mais dès qu'il me vit entrer, il le referma.

Il se leva.

Ce n'était pas dans ses habitudes.

— Qu'est-ce qui se passe ? demandai-je en retirant mon écharpe.

— Rien.

— Tu es suspectement poli.

— J'ai décidé de commencer notre collaboration en faisant bonne impression.